

MUR 1771

Soixante-quatorzième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1971

Mes chers confrères,

Si je réponds toujours aux lettres, je néglige les circulaires. Pourquoi ? Ma foi, je n'en sais rien. Même la découverte de l'acide désoxyribonucléique, vulgairement dit A.D.N., qui explique tant de choses, ne m'a guère servi. Répondre aux lettres, j'en conviens, est une pratique périmée et M. Jean Mogin, le directeur des émissions si littéraires de la R.T.B., m'en fit un jour une démonstration sans réplique.

La fragilité des règles se prouve par les exceptions. C'est bien pourquoi, sollicité par une gente consœur, je me penche aujourd'hui sur une circulaire émanant du Groupe du roman.

Dans ce pays voué à la poésie, il faut du courage pour se prévaloir d'un genre dénué de tout panache. Même en mettant le sexe à la place du cœur, il ne réussit plus à satisfaire le lecteur français, lequel représente les deux variétés majeures de l'homo sapiens : les frustrés et les blasés.

Non content de pousser, du moins je le suppose, à la prolifé-

ration de ce produit, le Groupe du roman prend des initiatives bouleversantes. Il veut changer le fonctionnement du Fonds de la littérature. Il a rêvé de créer un syndicat et il entend établir le statut de l'écrivain belge. Ce n'est pas tout. Il demande un cours de littérature belge à l'université et juge que la presse, la radio et la télévision doivent modifier leur attitude à l'égard de nos lettres.

Ces revendications ressemblent curieusement, à quelques détails près, à celles de la V.V.L. (Vereniging van Vlaamse letterkundigen), le pendant flamand de notre A.E.B., pendant linguistique, si j'ose dire, car là s'arrête l'analogie. Pensez donc, cette association publie tous les mois un fascicule fort bien présenté de 24 pages. On y trouve les procès-verbaux des séances du conseil d'administration, lequel conseil s'occupe non seulement du statut de l'écrivain, mais des rapports avec les éditeurs et les bibliothèques, des contrats d'édition et des conférences scolaires. Il a formé des groupes de travail auxquels le ministre de la culture ne dédaigne pas de demander un avis.

Vous voyez le genre. Cela pue le professionnalisme. Le motif est simple : déjà certains écrivains vivent du produit de leur travail, car depuis que les auteurs flamands ont pris l'habitude de décoller leurs personnages, le roman, chez eux, connaît un bel essor.

Le Groupe du roman, si je comprends bien, voudrait nous pousser dans cette voie. Par bonheur, l'A.E.B. veille. Fidèle à une noble tradition, elle est vouée depuis toujours à un élégant amateurisme. Un bien beau mot, encore qu'il ait perdu de ses plumes au cours des âges, si j'ose risquer cette métaphore. André Rigaud en fit le remarque il y a peu : « **Amant**, devenu substantif a commencé par remplacer son collègue **amateur**. La valeur des mots d'amour est très relative, chacun sait cela, et le vocabulaire du cœur et de ses dépendances ne présente pas plus de stabilité ». On ne saurait mieux dire. Pas d'amateur sans amour. Nous nous sommes assemblés parce que nous aimons les mêmes choses. Comme les pêcheurs à la ligne, les philatélistes, les colombophiles, les tireurs à l'arc... Nous aimons les vers et la prose et nous nous réunissons pour savourer ensemble le résultat de nos exercices. Et puis, nous



aimons les agapes confraternelles, comme le firent de tout temps nos ancêtres. Pour ponctuer quelque événement faste ou néfaste. On pourrait même, avec la pointe d'imagination d'un moderne Vatel, adorer les plats du nom d'un président ou d'un membre éminent du conseil. Je dégusterais, pour ma part, avec plus d'onction une crème Hubert Krains qu'un velouté Germigny ; et ces profiterolles vouées à un hypothétique Nelusko, pourquoi ne pas les dédier à notre ami Roger Bodart ? A ce propos, je dénonce cette phrase impie d'André Salmon : « La littérature à table est ce que l'on peut voir de plus abject ».

Confrères du Groupe du roman, prenez garde ! Pourquoi voulez-vous nous entraîner sur des voies aussi sérieuses ? Aux âpres réalités, nous préférons la fantaisie ailée et c'est pourquoi nous sommes avant tout poètes. Et quels poètes ! L'autre jour, je suis tombé en arrêt devant ce vers que j'oserais nommer considérable : « C'est à partir d'ici que s'enfoncèrent les aventuriers de là-bas ».

Et il n'était pas seul dans son impressionnante démesure : « La voix du capitaine proclame impérieusement le pôle Nord ». Et d'autres, non moins opulents, leur faisaient cortège. J'en demeure ébaubi.

De nos jours, il est vrai, tout est remis en question. Tel tableau ressemble à de la sculpture, laquelle verse volontiers dans la ferraille. Pourquoi la poésie et la prose ne s'offriraient-elles pas les mêmes libertés ? Pour en avoir le cœur net, je m'en ouvris à une dame amie, très versée en poésie. Jugeant sur pièce, elle me répondit par un dicton : « Où il n'y a rien, le roi perd son droit ». Si ce n'est pas de la poésie, fis-je, serait-ce donc de la prose lyrique ? Et je songeais à la Prose du Transsibérien qui chante encore en moi portée par la voix d'or de Tania Balachova. Mais la dame, décidément intraitable, m'assura que ce serait plutôt la Prose du Métro de Bruxelles.

Laissons ces vaines chicanes. Recommandation au reste superflue. Rien n'entame la sérénité de ce climat béat que nous assure l'A.E.B. avec son bulletin mensuel qui paraît tous les quatre mois,



avec ses séances de laudation et de lectures, ses réceptions et ses petits fours, et ses ébats gastronomiques.

Il est heureux que dans notre monde sinistre, l'A.E.B. demeure une oasis où le sérieux se cache sous d'aimables distractions. Nous ne savons plus rire et nous ne sourions qu'avec peine. Or souvenons-nous de notre bon maître Rabelais : « pour ce que rire est le propre de l'homme ».

Avec l'A.E.B. tous les espoirs sont permis.

ROGER AVERMAETE.

CHRONIQUE THEATRALE.

Ayant remis en mains propres un manuscrit à un de nos directeurs, un auteur se retire, tout réconforté de l'accueil chaleureux qui lui fut réservé. Mais à peine sorti, il s'aperçoit qu'il a oublié de joindre sa carte au manuscrit signé d'un pseudonyme. Il remonte l'escalier directorial pour réparer son oubli et constate par la même occasion que son manuscrit se trouve déjà au panier.

Ce directeur, subsidié par l'Etat belge, est certainement un disciple de son confrère national qui déclare que nous n'avons pas d'auteurs dramatiques. La suppression systématique des manuscrits me semble une méthode efficace pour étayer cette thèse.

Il y a parfois des exceptions. Un théâtre vient de donner 30 représentations d'une pièce sans demander un sou à l'auteur et sans aucune intervention officielle. Il est vrai que cela s'est passé à Paris. Quant au bénéficiaire, je suis confus de vous le dire, c'est votre serviteur.

R.A.